L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

69e ANNEE (7e Série)
No 14. — 2 AVRIL 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I Orgueil humain. — II. Autour de l'œcuménisme. — III. Un magnétiseur. — IV. La bataille du gaz. — V. Une légende de la Révolution : le jeune Viala. — VI. L'action psychologique en Algérie. — VII. Le schisme s'étend en Chine populaire. — VIII. Le Chili, terre chrétienne. — IX. Le jardin atomique. — X. Le Cent-cinquantenaire de Lincoln. — XI. Le couronnement impérial de l'an 800.

I
Orgueil humain

Dans un article intitulé *Vers les Astres*, le brillant écrivain Jacques de Bourbon-Busset nous met en garde, dans *la Croix* du 4 mars 1959, contre l'orgueil. Il croit que les compétitions entre les très grandes puissances, telles que la Russie et les U.S.A. au sujet des voyages dans l'espace peuvent transformer profondément l'état d'esprit des hommes et il écrit :

« L'essentiel est que cette transformation ne soit pas uniquement commandée par l'orgueil. Le cosmos n'est pas un jouet offert à l'homme, un décor qu'il peut modifier et faire craquer à sa guise. Il est là pour faire comprendre à l'homme qu'il y a autre chose que cette matière qu'on n'a jamais fini d'étudier, d'approfondir, de décrire, de calculer. Pourquoi le développement de la science et de la technique devrait-il tuer au cœur de l'homme le sens du sacré ? »

L'avertissement doit être opportun, si l'on en croit M. René Sudre, chroniqueur scientifique de *La Revue des deux-mondes,* car il notait récemment que les exploits des lanceurs de satellites comportent 90 % d'orgueil et tout au plus 10 % d'amour de la science.

Mais un article de M. R. d'Harcourt, dans les *Etudes* de mars 1959, intitulé « *L'Allemagne et le projet soviétique* » va nous faire toucher du doigt l'orgueil insensé engendré en certains esprits par les performances les plus récentes dans ce domaine. Il fallait bien s'attendre, nous dit-il, à ce que le lancement du dernier satellite, celui qui, destiné à la lune, s'en est allé vers le soleil, fût utilisé par la propagande communiste. Mais cela a dépassé toutes les bornes.

« Le triomphe du dernier Spoutnik n'a pas été seulement célébré comme une démonstration indiscutable de la science des ingénieurs soviétiques. Il a été fêté comme un irréfutable test de l'écrasante supériorité du communisme sur « le monde bourgeois ».

Allons plus loin : l'enthousiasme, du côté communiste, a débouché sur le blasphème. Les sans-Dieu ont parlé en créateurs d'une religion nouvelle, destinée à remplacer les anciennes : la religion de la science athée.

« La louange, dit M. d'Harcourt, prend spontanément la forme de l'hymne. Une gravité religieuse se mêle à l'exaltation. Les auteurs s'élèvent à des hauteurs lyriques qui font presque perdre le souffle à l'humble témoin occidental que nous sommes. »

Voici des exemples de cette mystique nouvelle :

« Gloire au parti de Lénine qui fait de l'homme le conquérant du cosmos ! »

Ce cri n'est déjà pas mal. Mais dans le journal *L'Allemagne nouvelle*, organe officiel de MM. Grotewohl et Ulbricht, on trouve beaucoup mieux.

« Salut ! premier satellite artificiel du Soleil, créé par la pensée et la main de l'Homme Libre ! Salut, grand peuple soviétique qui, il y a quarante-et-un-ans, au mois d'octobre à jamais mémorable, a fait briller sur la Terre l'étoile de la Libération des peuples ! Salut ! ô toi qui aujourd'hui jettes le premier pont entre notre globe et les espaces interstellaires ! Merci à vous, ingénieurs, savants et travailleurs du socialisme. qui réalisez des exploits dont osaient à peine rêver les plus sublimes génies de l'humanité ! Depuis les déchiffreurs d'étoiles de la vieille Egypte, de l'antique Babylone, jusqu'aux Copernic, aux Kepler, aux Newton, aux Giordano Bruno, aux Lomonossow, aux Goethe, aux Einstein.. Oui, tout ce qu'avaient rêvé ces hauts génies se réalise aujourd'hui dans cette fusée interplanétaire qui délaissant pour toujours la pesanteur de notre Terre, s'élance à travers les espaces du cosmos. Honneur et gloire à Toi, grand parti de Lénine qui, grâce à cette première planète artificielle, à laquelle nous donnerons désormais le nom de « Planète du XXIe Congrès », démontre d'irréfutable façon la définitive victoire de l'ordre socialiste sur l'ordre capitaliste. Oui, gloire à Toi, parti de Lénine qui, après des millénaires d'ignorance, d'esclavage et d'impuissance, fait de l'Homme non seulement le libre Maître de la Terre, mais le conquérant victorieux des espaces cosmiques ! »

Après une telle tirade, on a besoin de respirer une minute. Quel délire ! On a souvent dit que Satan est le « singe de Dieu », mais voici que des hommes se font maintenant les « singes de Satan »: « Tous ces royaumes sont à moi, disait Satan, si tu m'adores, tout cela sera à toi !... »

La propagande soviétique va plus loin encore que celle de l'Allemagne de l'est. Elle ne veut pas perdre une si belle occasion de donner libre cours à son athéisme. Ce satellite solaire, créé par la main de l'homme — mais pas de n'importe quel homme — de l'homme communiste ! — ne met-il pas en éclatante lumière « l'absurdité » du mythe antique de la Création divine ? Vous vous demandez pourquoi et comment ? Que vous êtes

lent à comprendre, que vous retardez ! Ne voyez-vous pas que « le laboratoire démolit la Genèse »? L'homme, enfin sorti de l'enfance et devenu majeur, fait tomber d'un haussement d'épaules les vieux contes ridicules dont l'enfance de l'humanité a été bercée. C'est l'homme qui prend la relève de Dieu. Il la prend d'autorité et sans crainte. La Science a fait sonner à l'horloge de l'Histoire la dernière heure de la légende.

En écrivant cela, R. d'Harcourt sait qu'il résume d'innombrables assertions orgueilleuses qui ont cours dans le monde communiste. Et pour démontrer qu'il n'exagère rien, il suffit qu'il nous décrive une caricature parue dans la feuille syndicaliste de Moscou *Trud :* le « Père éternel » y est représenté sous la forme d'un vieillard impuissant, assis sur les nuages. Un jeune et vigoureux ouvrier de la Terre s'adresse à lui en cambrant les reins, et dans la légende qui commente le dessin, il signifie rudement à son interlocuteur que son temps est passé et que l'Homme est maintenant, lui aussi, en mesure de fabriquer des astres !

On croit rêver, en voyant une telle démence d'orgueil. Est-il besoin de commenter ? Ils ont fabriqué un engin. Bon ! Nous y applaudissons. Et après ? Ils l'ont baptisé *Lunik,* parce qu'il devait tourner autour de la lune. Il a manqué son but, et le voilà qui va tourner autour du Soleil, pauvre petit astre perdu dans l'immensité ! Comme jeu de puissance humaine, ce n'est pas mal. D'accord ! Mais cela a-t-il essuyé une seule larme, nourri un seul affamé, apaisé et illuminé d'amour un seul cœur ? Quelle commune mesure entre ce pauvre petit projectile, qu'il nous plaît de baptiser une planète, et l'immensité du monde stellaire ?... N'insistons pas. La bêtise humaine, quand elle atteint à ce degré d'orgueil, fait peur.

Naturellement les Américains ont tenu à répondre, à lancer, eux aussi, leur satellite solaire, et ils y sont parvenus. Comme disait, l'autre jour, la radio : le score est à *un à un !* C'est une compétition, c'est un sport. Qu'est-ce que cela prouve dans le domaine de la pensée et de l'âme immortelle ?

Pour les Russes et les autres pays communistes, il s'agit de prouver la supériorité d'un régime sur l'autre. Les publications communistes veulent bien concéder que l'Amérique a aussi des savants et des ingénieurs. Naturellement, elles ne feront pas la même concession à de pauvres petits pays comme la France qui n'a encore lancé aucun satellite. Mais elles soutiennent que l'Amérique elle-même est en retard sur la Russie, parce que c'est « le système capitaliste qui casse les reins à la science et à la technique ». L'Amérique ne voit donc pas — et nous ne voyons pas plus qu'elle — qu'elle appartient à « un monde parasitaire » à « un monde qui meurt ». Le socialisme est roi. Et il prépare la voie au communisme intégral. L'homme capable de « conquérir les étoiles » a fourni la preuve qu'il est de taille à donner à la pauvre planète Terre « la loi de la Raison et de la Justice, c'est-à-dire la loi communiste ».

Ce qu'il y a de plus triste dans cette propagande insensée, c'est qu'elle fanatise des peuples entiers, c'est qu'elle est prise au sérieux par des foules aveuglées, c'est qu'elle prépare des conflits qui peuvent être mortels et qui le seront sûrement, s'ils éclatent ; c'est surtout qu'elle est une injure au bon sens, à la foi, à l'amour, une négation de tout ce qui fait la grandeur de l'être humain.

Conclusion de l'article de M. d'Harcourt :

« Que nous réserve demain ? L'heure est trouble. Le Kremlin est passé maître dans le maniement des nuées fumigènes... Nous ne croyons pas qu'il veuille la guerre, une guerre dans laquelle aurait trop à perdre un pays auquel il s'engage à donner la prospérité. Mais il veut tâter les points faibles du vis-à-vis... Demain dépendra de la résistance que le monde, encore libre, de l'Occident trouvera en lui-même le courage d'opposer à sa force d'usure. »

En d'autres termes, à la négation, opposons la foi, à l'orgueil la prière, à la haine l'amour !

II

Autour de l'œcuménisme

En face de l'incrédulité, ce qu'il y aurait de plus désirable, tout le monde en conviendra, ce serait l'unité chrétienne. Cette unité est pour un catholique le grand idéal de demain. Dans son message de Noël, S. S. Jean XXIII a parlé de l'*angoisse* — c'est le mot qu'il emploie — qu'il éprouve devant « le problème de l'unité brisée de l'héritage du Christ ». Le P. R. Rouquette, dans les *Etudes* de février a traité, à ce propos, de l'œcuménisme, sous le titre « *L'Actualité religieuse* »

Il fait de très utiles réflexions autour du récent ouvrage du P. Maurice Villain, S. M., « *Introduction à l'Œcuménisme* »[1]. Le P. Villain est un grand admirateur de l'abbé Couturier dont il a écrit la vie et dont il est, en quelque sorte, l'héritier spirituel et le continuateur. Le P. Rouquette

[1] Dans son n° du 26 mars, l'*Ami* a déjà donné les remarques d'un théologien.

Dans la revue *Irénikon* (n° 1, 1959), éditée par les PP. Bénédictins du prieuré d'Amay, Chevetogne (Belgique), dom O. Rousseau publie un article : *Pourquoi une « Introduction à l'Œcuménisme » ?* (p. 23-47). Il y fait un rapide historique du mouvement, en signale quelques aspects ou difficultés. On aimera connaître la réponse, qu'il rapporte, adressée, au nom de Benoît XV, par le card. Gasparri, secrétaire d'Etat, aux membres de la *World Conférence,* qui avaient, dès décembre 1914, proposé au Pape un projet en vue de l'union : — « Vous saviez que les desseins des Pontifes romains, leurs soins, leurs efforts ont toujours spécialement tendu à ce que l'Eglise unique, instituée par Jésus-Christ et sanctifiée par son précieux Sang, fût gardée et maintenue dans son intégrité, sa pureté, sa charité, que sa lumière brillât à tous les yeux, que sa porte restât largement ouverte à quiconque aspire à la sainteté sur la terre et au bonheur dans le ciel. L'auguste Pontife a donc agréé votre projet d'examiner sincèrement et sans parti pris la forme essentielle de l'Eglise, et il espère que, en considérant sa beauté native, toutes les disputes cessant, vous coopériez à la concorde des volontés et à la restauration de l'unité de foi. Soyez remerciés d'avoir pensé à demander l'aide et l'appui du Pontife romain, en lui communiquant votre projet. Sa Sainteté désire ardemment que le résultat de vos efforts réponde à votre attente, et Elle le demande au Christ Jésus avec d'autant plus d'instance qu'elle sait être en vertu de la promesse et de l'ordre du Christ lui-même, le principe et la cause de l'unité de l'Eglise, étant le pasteur à qui ont été confiés tous les hommes » (18 décembre 1914 ; texte cité par Mgr P. Battifol, *Une campagne américaine pour l'Union des Eglises* dans *Le Correspondant* (10 juin 1919, p. 769-792), p. 789-790 et reproduit dans *Irénikon,* p. 26-27, note 1).

n'hésite pas à appeler tout le mouvement dont l'abbé Couturier fut l'initiateur, « l'œcuménisme lyonnais ».

Il y a dans ce mouvement quelque chose de très beau, et on ne peut que s'incliner devant l'ampleur des desseins et des vues, devant la chaleur de la charité qui inspire cette « exaltation sacrée ». On y reconnaît volontiers une « insoupçonnable fidélité » à l'Eglise romaine. Et pourtant le Père Rouquette écrit :

« Je serais prêt à en signer — de son ouvrage — la plupart des pages, à supposer que j'eusse été capable de les rédiger. Et cependant on ne peut pas se défendre d'un léger malaise devant cet essai vraiment remarquable. »

Le P. Rouquette, qui a connu personnellement l'abbé Couturier et qui lui rend le plus magnifique hommage, essaie de dire d'où vient ce « léger malaise » qu'il n'a cessé de ressentir comme beaucoup d'entre nous. C'est un devoir de loyauté envers les dissidents que de les mettre en garde contre les espoirs excessifs que les « dons charismatiques » d'un cher abbé Couturier, insuffisamment doublés de théologie sûre, ont pu faire naître chez quelques-uns d'entre eux. En fait, note-t-il, ce que le P. Villain nous présente à travers l'abbé Couturier, ce serait un « *piétisme catholique* », avec toute la grandeur du piétisme, mais également avec ses équivoques et ses dangers. Quand on cherche à approfondir ce qui distingue la mentalité d'un protestant, qu'il soit anglican, luthérien ou calviniste, et la mentalité d'un catholique, on constate chez les protestants une sorte d'*indifférence* et d'*élasticité dogmatique*, qui leur fait accepter la communion avec toutes les nuances d'opinion, qui vont du rationalisme presque total à l'illuminisme le plus exalté. Le piétisme est un lieu de rencontre entre chrétiens. Durant nos journées et semaines de l'unité chrétienne, chaque année, à l'instigation surtout d'un abbé Couturier, nous sommes heureux de *prier ensemble*. L'abbé Couturier appelait cela « émulation spirituelle ». Nous sommes d'accord avec lui pour penser qu'*en attendant mieux*, nous avons le devoir entre protestants et catholiques, de nous attacher à rivaliser de foi, de confiance et d'amour dans le même Christ-Sauveur ! Mais l'unité chrétienne est tout autre chose que cette sainte « rivalité ».

Un catholique n'a pas le droit de faire le silence autour du dogme. Il n'a pas non plus, le droit de dénoncer chez ses semblables « l'orgueil dogmatique ». Maintenir le dogme, comme un dépôt sacré et intangible est un devoir qui ne souffre aucune infidélité, qui n'admet aucun compromis. Le P. Rouquette a raison, croyons-nous, de trouver équivoque la formule de l'abbé Couturier, au sujet de la semaine de l'Unité : « Prier pour que l'unité se fasse comme Dieu voudra la réaliser ». Cette formule n'implique pas que, pour un catholique, la volonté de Dieu, en vue de l'unité, soit inconnue ! Elle ne pourra jamais se faire autrement que par l'union *au vrai pasteur de l'Eglise*, l'union à Rome et au pape.

Dans son article mensuel sur l'*Actualité religieuse*, au mois de mars des *Etudes*, le P. Rouquette revient indirectement au même problème, en parlant de l'indiction peut-être prochaine d'un Concile œcuménique par le pape Jean XXIII. Il souligne avec force l'importance historique de l'événement. Le pape fait bien voir que l'Eglise est toujours vivante, toujours active, toujours attachée à l'unique bien des âmes. Le Concile sera une intervention dans le sens de l'unité chrétienne.

Du côté protestant, il serait imprudent de s'attendre à des résultats spectaculaires. Les protestants n'ont pas la même conception de l'Eglise que nous. Pour eux, elle est invisible. Pour nous, visible et hiérarchisée. Mais si le concile risque de ne pas donner de grands résultats dans le monde protestant, s'il peut même devenir l'occasion d'un durcissement des oppositions, il n'en est peut-être pas de même des Eglises orthodoxes. Le R. P. Boyer, ancien préfet des études à la Grégorienne et grand spécialiste des questions œcuméniques, écrivait dans l'*Osservatore romano*, le 22 janvier 1959, c'est-à-dire quelques jours avant l'annonce de la convocation du concile :

« Il ne faut pas avoir peur de regarder en face les difficultés qui retardent l'unité chrétienne. Mais plus elles sont vues, plus on sent la nécessité de prier Celui qui tient dans sa main le cœur des hommes. »

Examinant ensuite la position des Eglises non-catholiques, il ne voyait que peu de lumières du côté protestant, en vue de l'unité, mais il ajoutait :

« De la part de l'orthodoxie gréco-russe, l'aurore de l'union est encore à se lever, mais il nous plaît de croire que la nuit ne peut plus encore être trop longue. Le sacerdoce, la dévotion à la Vierge, l'attachement au dogme luttent contre cette nuit. Les conditions politiques ne sont certes pas favorables, mais de leur nature elles sont changeantes... »

C'est donc dans cette direction que nos yeux doivent regarder. Il y a des théologiens russes dans l'émigration. Certains d'entre eux sont véritablement brillants. Ils ont malheureusement plutôt tendance à majorer les divergences dogmatiques qui les séparent de Rome. Mais leurs objections ne sont peut-être pas insurmontables. Y a-t-il opposition absolue entre leurs conceptions trinitaires et les nôtres ? Ce serait un des points à examiner en concile œcuménique. Deux autres difficultés graves sont en vue : 1° le fait que, depuis la séparation de nos Eglises, en 1054, l'Eglise d'Occident a tenu des Conciles, à Trente, au Vatican, en particulier, que l'Eglise orthodoxe refuse de considérer comme œcuméniques, en raison de son absence, et dont les décisions pourtant sont, pour nous, irréformables au point qu'ils devront y adhérer avant que l'union se réalise et pour qu'elle se réalise ; 2° le fait que la primauté pontificale reconnue sans doute, sous certaines conditions, par l'Eglise d'Orient même, s'est précisée dans le dogme de l'infaillibilité pontificale.

Si les Eglises orthodoxes acceptent l'invitation qui leur sera faite — évidemment — de venir au prochain concile œcuménique, ce seront là des questions qu'il sera passionnant de discuter entre les Eglises. Mais il n'est pas impossible que Dieu nous accorde cette grâce, dont nos prières ne pourront que hâter la réalisation, que les Eglises séparées d'Orient, tout en gardant leur autonomie

disciplinaire et liturgique, en viennent à adhérer à l'unité dans la communion avec Rome, qui leur tend les bras. Et ce serait là, même au regard des Eglises protestantes, un événement d'une singulière grandeur et d'une efficacité non douteuse !

Espérons et prions.

III

Un magnétiseur

Des hauteurs où nous venons de monter nous descendons au sous-sol ! Nous voudrions parler en effet, avec la revue italienne illustrée *Orizzonti* du 22 février 1959, d'un cas très curieux de *guérisseur-magnétiseur*. L'article est d'Antonio Biasci et il a pour titre : « *A don Fantoni une photo suffit.* »

Avant d'aborder l'article, je voudrais signaler le fait suivant : un exorciste français [2], ayant à questionner une possédée a arraché au Démon qui était en elle l'aveu qu'il avait été « envoyé » dans le corps de cette possédée par un « guérisseur-magnétiseur » très connu dans la région et que la malade avait été consulter. Et le Démon donnait son nom. Puis, comme l'exorciste le sommait de dire s'il y avait beaucoup de guérisseurs-magnétiseurs à avoir un pacte avec lui, il répondit : il y en a 95 %. — Sur quoi, nous observerons que le Démon est le « père du mensonge » et qu'il aime à se vanter.

En tout cas, ce serait dans les 5 % qui restent qu'il faudrait sans doute ranger l'excellent curé de Verniana, don Angelo Fantoni, dont la popularité est immense non seulement dans la région d'Arezzo, où il habite, mais dans toute l'Italie.

Don Fantoni naquit, il y a 47 ans, en 1912, à Freggina-partina, petit village de la région d'Arezzo, dans une famille de cultivateurs. Sa mère avait déjà des dons de guérisseuse et soignait les malaises des pauvres gens du voisinage, par des recettes populaires, dont elle était la jalouse gardienne. Il y avait dix enfants. Sur les dix, trois sont devenus prêtres. Mais don Angelo est le seul qui ait hérité de la spécialité de sa mère. Tout enfant, il l'aidait à préparer des pommades ou des sirops. Il acquit ainsi le désir allant jusqu'à la passion de soulager les maux du prochain. Jusqu'ici rien que de tout à fait naturel. Mais en 1938, alors qu'il avait 26 ans, il s'aperçut tout à coup « que son corps, alors qu'il demeurait insensible en présence de personnes en bonne santé, subissait des phénomènes étranges en présence des malades ». Il prit garde à ces impressions, les étudia et finalement les qualifia d' « impressions physiques de bio-radiations humaines ».

Avait-il raison ? Avait-il tort ? La science ne sait pas tout. Certains savants penchent à admettre qu'il peut y avoir des radiations émanant de notre corps et que ces radiations peuvent jouer un rôle dans la guérison des maladies. Marconi notamment était du nombre. Quoi qu'il en soit, le curé de Verniana, grâce à ce qu'il nomme son « fluide », perçoit les indispositions des tissus et organes malades. On essaie un jour de le tromper, et on se présente à lui avec une fausse indication de malaise. Il ne se laisse pas duper, et déclare à ce mauvais plaisant qu'il a bel et bien telle maladie, qu'il indique et que l'autre ignorait, mais que le médecin confirme. Et les documents abondent sur cette sûreté de diagnostic de don Angelo. Il a vu des malades par dizaines de mille déjà. Lorsqu'il se trouve en présence d'une maladie grave, il éprouve lui-même un afflux violent de sang à la tête. Il devient en somme esclave de son « fluide » et ne s'appartient plus !

Partout où il va, les automobiles et les consultants affluent et l'assiègent. Un jour qu'il était à Florence, sa présence fut connue et immédiatement une foule énorme s'attroupa autour de la maison où il se trouvait, arrêtant toute circulation. Il ne put que malaisément et par ruse s'échapper, le soir venu. Une autre fois, il était allé à Sienne, chez don Franci, l'ami et le directeur spirituel du célèbre coureur Gino Bartali. Il y eut bientôt 3.000 personnes autour de la demeure de don Franci, et l'on réclamait à grands cris don Fantoni.

Le « Curé de Verniana » a ainsi une popularité immense. Il va de soi que la médecine officielle a cherché à freiner l'enthousiasme des masses. Deux magistrats vinrent un jour à Verniana pour faire subir un interrogatoire à don Angelo, à la requête de l'Ordre des médecins d'Arezzo. Mais avant même que les magistrats eussent exposé l'objet de leur visite, le curé avait révélé à l'un et à l'autre des maladies qu'ils ignoraient et dont ils étaient menacés, ce qui était vrai. On pense bien que les poursuites n'allèrent pas plus loin. On s'adressa alors à l'évêque. Le bon curé reçut la défense de voir les malades. Ce fut pour lui un coup très dur : « C'est très bien, répondit-il à son évêque, Mgr Emmanuel Mignone, je serai donc obligé d'envoyer à Votre Excellence les malades qui viendront ! »

Il en vint tellement à l'évêché, et ils se montrèrent si suppliants que le bon évêque dut lever son interdiction.

Les médecins ont fini par comprendre. Il s'en est trouvé un certain nombre pour utiliser la vertu spéciale de diagnostic, dont ils reconnaissent la présence chez don Fantoni. L'auteur de notre article assure qu'il faudrait dix gros volumes pour décrire les cas plus ou moins complexes dans lesquels ses dons ont fait merveille. L'un des plus extraordinaires est le suivant : le docteur Giacinto Uva, vieux praticien plein d'expérience, chercha à réunir des preuves contre Fantoni, pour le faire poursuivre pour exercice illégal de la médecine. Mais au cours de son enquête, il constata qu'un enfant atteint de rachitisme et qu'il avait lui-même soigné sans résultat, avait été guéri par le curé-guérisseur. Immédiatement, il passa dans son camp et prit désormais sa défense !

Ajoutons que don Angelo ne reçoit jamais aucun honoraire. Ce qu'on lui donne spontanément est déposé dans un tronc spécial et tout le produit en est employé en œuvres de bienfaisance : réparations à l'église, agrandissement de la place du

[2] Il m'autorise à le nommer : R. P. Berger-Bergès, des Pères de Chavagnes à Chavagnes-en-Paillers (Vendée), et il se dit disposé à faire des Conférences où l'on voudra, sur ses affrontements avec les démons ! J'ai vu ses dossiers : ils sont impressionnants.

village, construction d'un cimetière neuf, électrification de la commune.

Il lui est arrivé, paraît-il, d'opérer avec précision sur le simple contact d'une photo du malade. M. Ernest S. Vergani, habitant New-York, souffrait depuis dix ans d'un ulcère au duodénum et son mal avait résisté à tous les traitements. Il écrivit à don Fantoni en lui envoyant sa photo.

« Vous n'avez rien, lui répondit le curé de Verniana, si ce n'est une affaire de minime importance au pancréas. »

Encouragé par cette assurance, le malade consulta l'un des plus grands spécialistes d'Amérique, qui confirma le diagnostic de don Angelo.

Le bon curé, pleinement conscient de la valeur du « fluide » dont il est porteur, est incapable de dire d'où il tient ce don et comment il agit en lui. L'excellent professeur Garosi, de Sienne, à qui il confiait son désir de comprendre ce mystère, lui répondit très sagement :

— « Si le *primum movens* du phénomène est dans votre inconscient, ne faites pas trop d'efforts pour l'analyser et le comprendre ; il pourrait sortir de ces efforts le meilleur ou le pire, c'est-à-dire que vous pourriez l'affiner ou le détruire, et l'un est aussi probable que l'autre. Renoncez-y donc et continuez à vivre sans comprendre ! »

Don Angelo continue donc à se dévouer pour ceux qui souffrent.

IV

La bataille du gaz

Sous le titre : *La Bataille du gaz*, Georges Dupont, dans *Science et Vie* de mars 1959, nous ramène en un lieu qui hante les imaginations : le Sahara.

C'est que le Sahara n'est pas seulement le pays du pétrole, mais aussi celui du gaz. En la seule année 1958, on a investi 84 milliards de francs pour le pétrole au Sahara et déjà il dégorge des centaines de milliers de tonnes d'huile. La ruée vers l'or noir occupe 6.000 pionniers. Une centaine de permis de recherches couvrent 625.000 km², c'est-à-dire une étendue supérieure à celle de la France entière. Le général de Gaulle a voulu montrer l'intérêt que porte la nouvelle République au Sahara, en y faisant une visite. Il a vu des puits. Mais près de chaque puits flambaient nuit et jour des torches immenses. Or, « on faisait autant de silence autour de ce gaz qu'on faisait de bruit autour du pétrole ». C'est le gaz que l'on fait brûler pour s'en débarrasser, ne sachant qu'en faire. C'est le gaz qui est apparu le premier. Mais on cherchait le pétrole et on a négligé le gaz. Il est cependant nécessaire au jaillissement du pétrole, par la pression qu'il exerce sur lui. On calcule qu'il y a 200 m³ de gaz par tonne de pétrole, soit une réserve de 30 milliards de m³ de gaz pour 140 millions de tonnes de pétrole, l'évaluation la plus modeste que l'on puisse faire — d'aucuns parlent d'*un milliard* de tonnes !

Ce gaz représente en calories le quart de la valeur du pétrole. On le brûle sur place, comme on fait partout en Orient. Gaspillage évident. Mais peut-on mieux faire ?

Avec le général de Gaulle, la question prend des proportions nouvelles. Nous sommes engagés dans une guerre sans fin. L'Algérie restera-t-elle française ou non ? De Gaulle a offert au F.L.N. de négocier. Il n'a pas été entendu. Que faire donc?

— « Une seule voie restait : tirer l'Algérie de sa misère, de sa faim, de son désespoir. »

Le Sahara, c'est la chance de la France en Algérie. Mais le pétrole ne peut, à lui seul, apporter à l'Algérie ce qui la gardera française. Il faut regonfler une économie en détresse. Il faut donner aux Algériens du travail, et par là des ressources, de la dignité, de l'espoir. Le programme dit de Constantine est né de là. La France s'est engagée à fournir, pendant cinq ans, 100 milliards par an à l'Algérie pour y galvaniser l'activité économique, créer un gros ensemble sidérurgique, améliorer l'agriculture, favoriser la scolarité, l'équipement sanitaire, les routes, les ports, etc. Il faut à tout prix revaloriser les petits salaires, actuellement 50 % plus faibles qu'en métropole, créer 400.000 emplois réguliers nouveaux. Pour tout cela il était nécessaire de disposer de *ressources énergétiques abondantes et à bon marché*. Or, l'Algérie ne produit que 300.000 tonnes de mauvais charbon par an. Elle doit en importer autant, et aussi tout son pétrole raffiné. Donc aucun espoir de ce côté.

« Le gaz saharien pouvait tout changer. C'était le moteur pour catapulter l'Algérie vers la prospérité. L'Algérie pays d'énergie à bon marché, cela signifiait : bouleversement économique et, espérait-on, renversement politique. »

Nous comprenons l'ensemble du plan. Bône a été choisi pour être au centre des prochaines réalisations. Bône est un port remuant, actif, dynamique, et la ville se trouve à 110 km seulement des mines de fer d'Ouenza. La montagne du fer est un gisement merveilleux : 4 km de long, 60 m. d'épaisseur, réserve dépassant 100 millions de tonnes, un des meilleurs minerais du monde, et on exporte le minerai lui-même vers l'Angleterre.

Ouenza se trouve fort bien de son régime actuel. Le minerai se vend bien. La mine d'Ouenza se borne à maintenir son prix à un taux compétitif avec les minerais plus éloignés du Labrador, de l'Orénoque, du Tropique du Capricorne, au Brésil, ce qui ne lui est pas difficile. Mais Ouenza qui ne marche pas à plein rendement peut extraire un million de tonnes de plus par an, pour alimenter le complexe à construire dans Bône. Le fer d'Ouenza, avec le concours du gaz du Sahara, comme source d'énergie, peut donc faire de Bône une des capitales de l'acier. Le gaz, traité en grand, produira de l'électricité ; celle-ci chauffera les bas-fourneaux pour traiter le minerai, qui deviendra acier. Sans doute il faudra du coke, mais il a été prévu qu'il n'y aurait pas à importer pour cela de grosses quantités de charbon. On estime qu'une centrale électrique fonctionnant au gaz naturel pourra produire environ 2 milliards de kwh par an, soit le double de la consommation actuelle de l'Algérie.

Ce sera le noyau d'une expansion vertigineuse, car on prévoit une installation pour l'industrie de l'ammoniaque, dont il sortira 40.000 tonnes d'engrais par an. Tout cela suppose l'intervention du gaz. On s'en servira encore pour revigorer, au

Kouif, une vieille mine de phosphates, qui arrive à épuisement, mais que peut renouveler un gisement nouveau, d'une richesse énorme. On n'en finirait pas d'énumérer les possibilités qui peuvent être créées par le gaz : acétylène, alcool méthylique, éthylène, propylène, matières plastiques par conséquent, etc.

Mais tout cela aussi débouche sur le politique.

— « La première industrie lourde du bassin méditerranéen ! Dans dix ans, le grand centre sidérurgique et chimique de l'Afrique ! Une belle opération psychologique sous le nez de la Tunisie. De quoi impressionner les pays arabes et soulever quelques regrets inutiles dans l'âme des Tunisiens. La volonté ferme de rester : on n'abandonne pas facilement une sidérurgie. Et, par dessus tout, une manière d' « intégrer » l'Algérie dans l'orbite industrielle de la France. Tout cela dépendait du gaz. Il faut ajouter : du gaz à bon marché. »

Au lieu de le brûler sans fruit à Hassi-Messaoud, ne pourrait-on pas l'amener où il peut servir ? Les compagnies pétrolières répliquent : oui, mais le gaz peut devenir nécessaire pour être réinjecté afin de faire jaillir le pétrole, qui seul nous intéresse. Le gaz qui se perd n'est donc pas à vendre ! Mais, en novembre 1956, la même société a découvert à Hassi R'Mel, l'une des plus importantes réserves de gaz naturel du monde : gisement évalué à 1.800 milliards de m^3, de très bonne qualité. La production pourrait atteindre en peu d'années 45 milliards de m^3 par an (à comparer au 4 milliards de m^3 de Lacq).

La France a donc là une source d'énergie très importante en attendant la mise en service de l'énergie atomique qui ne se fera pas en grand avant 20 ans. Il reste pourtant de grosses difficultés à vaincre, surtout de la part des compagnies exploitantes. Elles ont — à Lacq et ailleurs — une tendance à fixer le prix du gaz qu'elles vendent non en fonction du prix de revient mais en fonction du prix de l'énergie que ce gaz remplace. Vous comprenez l'astuce. Notre article écrit positivement : « *A la question cruciale du prix, une réponse occulte* ». Il paraît bien que cela est de tradition dans les compagnies pétrolières. Un obscur mécanisme de barêmes et d'indexations aboutit à une vente « selon la tête du client ». Lisons les lignes suivantes, elles sont d'une éloquence rare :

— « C'est-à-dire que le gaz, au lieu d'être ce qu'il pourrait être s'il était vendu à un prix avantageux : une énergie de choc, l'instrument décisif d'une expansion industrielle, servant à accroître les ressources énergétiques du pays et réduire les dépenses en devises, ce gaz, pour maintenir des prix élevés, a pour seule ambition de se tailler une part du marché énergétique déjà existant, et y profiter des hauts tarifs des énergies concurrentes. »

Durant des pages encore, Georges Dupont développe la même idée. Et cela explique son titre : *La bataille du gaz.* Il s'agit d'une bataille entre le bon sens et le gaspillage, entre la justice t la poursuite du profit. Et voilà en quoi un gouvernement fort et juste est nécessaire. D'ici à quelques semaines, il aura à rendre un arbitrage décisif. Et pourtant l'auteur écrit :

« Tendus dans l'attente, beaucoup de gens se demandent si l'on ne s'est pas engagé, au Sahara, dans une voie où aucun arbitrage n'est plus possible. »

C'est maintenant que le gaz doit jaillir, sinon « la dernière chance de l'Algérie tournera en occasion perdue » !

V

Une légende de la Révolution : le jeune Viala

Dans la « Causerie » du 12 septembre 1957, nous avons parlé de la légende révolutionnaire du jeune Bara. Aujourd'hui c'est à un sujet analogue que nous sommes conviés par la revue *Miroir de l'Histoire* de mars 1959, au sujet du jeune Viala. C'est la revue elle-même qui répond à la question posée en ces termes par un de ses lecteurs:

« Je serais curieux d'avoir des renseignements sur le jeune Viala, héros de l'histoire : famille, région, descendance, etc. »

La légende du jeune Viala fut lancée par Robespierre en personne, en un discours qui fut publié in-extenso, au *Moniteur* du 19 Floréal an II (9 mai 1794). C'est le fameux discours dans lequel le dictateur proclamait, au nom du peuple français, « l'existence de l'Etre suprême et de l'immortalité de l'Ame ». Comme témoignages de la grandeur d'un peuple libre, Robespierre avait cité Barra — on écrit aussi : Bara —. Puis, il parlait, en termes emphatiques, selon son habitude, d' « un héros plus jeune encore et digne des hommages de la postérité ». Ce jeune héros c'était *Agricole Viala.* Qu'avait-il fait ? Les Marseillais royalistes avaient marché sur Avignon. Les voilà au bord de la Durance, rive gauche. Sur la rive droite, une petite troupe de Républicains les attend, mais ne voit pas d'autre moyen de les arrêter que de couper le câble du navire servant de pont pour passer la rivière. Mais qui osera le faire ?

« Tout-à-coup, s'écrie Robespierre, un enfant de onze ans s'élance sur une hache, vole aux bords du fleuve, et frappe le câble de toute sa force (*Vifs applaudissements*). Une décharge de mousqueterie est dirigée contre lui, il est blessé ; il soulève encore sa hache, *enfin le câble est coupé.* L'enfant est atteint d'un coup mortel. Il s'écrie : « Que m'importe ! Je meurs, mais mon pays est sauvé ! » Il tombe, il est mort ! » (*Applaudissements réitérés*).

Et Robespierre conclut par une tirade magnifique :

« Respectable enfant, que la patrie s'enorgueillisse de t'avoir donné le jour ! Avec quel orgueil la Grèce et Rome auraient honoré ta mémoire, si elles avaient produit un homme tel que toi !... »

Il est donc décidé que Bara et Viala seront associés dans les hommages de la nation. Le 7 thermidor, la Commune de Paris publie le programme des solennités qui leur seront consacrées. Mais le 7 thermidor était bien proche du 9, et le 9 thermidor est célèbre dans nos annales par la chute de Robespierre. Les fêtes en l'honneur de Bara et de Viala, soigneusement réglées par David, n'eurent pas lieu. Or, le même *Moniteur* qui avait publié le discours de Robespierre, donnait dans son numéro du 1er ventôse an III (19 février 1795), soit six mois plus tard, une lettre des citoyens d'Avignon à la Convention nationale, dans laquelle on lisait ces lignes :

— « Citoyens représentants, le tyran qui opprimait la France s'était fait un jeu barbare de dénaturer tous

les principes, de changer les vertus en crimes et les crimes en vertus ; et tandis que ses satellites, par ses ordres distribuaient arbitrairement les supplices et la mort, par toute l'étendue de la république, il avilissait les honneurs du Panthéon, en y accordant une place à des hommes qui n'étaient rien moins que des héros. »

Puis la lettre entrait dans les précisions nécessaires. Ce jeune Viala, proposé aux honneurs de la gloire, n'avait absolument rien d'héroïque.

« L'action par laquelle il voulut rendre célèbre ce jeune étourdi est fondée sur la fable la plus ridicule. »

Il est faux, disait la lettre qu'il ait fait le moindre effort pour couper la traille. Il est vrai que les Marseillais passèrent la rivière et vinrent mettre Avignon à feu et à sang. « L'honneur de la République et le prix qu'elle doit attacher à cette gloire sublime commandent de solliciter auprès de vous le rapport du décret qui place dans le Panthéon la mémoire d'un enfant qui ne méritait rien. »

Et cette lettre comportait toute une page de signatures. Mais on possède aussi une lettre de l'oncle de Viala, Agricol Moureau, qui était adressée à Robespierre, et qui lui racontait ce que son neveu avait fait. Sans doute, il y vantait le courage de l'enfant, mais il accordait, contrairement à l'assertion de Robespierre, que le *câble n'avait pas été coupé*, que l'enfant n'avait rien dit en mourant, si ce n'est ; « Je meurs pour la liberté ! »... Si l'on comprend bien ce qui se passa, le jeune Viala, par une espièglerie audacieuse, avait couru à la Durance, non pour couper le câble, mais pour montrer aux Marseillais une partie de sa personne qui pouvait justifier son titre de jeune sans-culotte. Les assaillants tirèrent, et il fut tué. Les républicains s'enfuirent en l'abandonnant sur place. Ce fut l'oncle du jeune Viala, qui, en entendant parler des honneurs qu'on ménageait au jeune Bara, écrivit, sept mois après l'incident, à Robespierre, pour raconter à sa manière l'exploit de son neveu et transformer une simple polissonnerie qui avait mal tourné, en acte d'héroïsme. Robespierre avait encore embelli l'aventure. D'après lui, Viala avait sauvé Avignon et tout le Midi ! C'était pure invention. En falsifiant les faits, Robespierre faisait ce que l'on appellerait peut-être, de nos jours, de « l'action psychologique ». Nous allons voir quelle importance ce nouveau procédé — si ancien en vérité ! — a pris au milieu de nous !

VI

L'action psychologique en Algérie

S'il est un problème qui émeut, en ce moment, non seulement l'opinion, mais le fond même des consciences, c'est bien celui de « l'action psychologique ». Le sujet est traité de manière magistrale, dans *Etudes* de février et de mars 1959, sous la signature de L. Beirnaert, et sous le titre : « *L'Action psychologique et l'avenir de la Nation* », — un titre qui suffit à lui seul à indiquer l'importance énorme que l'on attribue à la question [3]. Il est traité aussi dans la *Revue d'Action populaire*, par le P. de Soras, de mars 1959, avec ce titre : *L'* « *Action psychologique* » *: Jugement chrétien ;* — ce qui laisse assez voir qu'il y a dans « l'action psychologique » des aspects qui exigent de sérieuses réflexions de la part de la conscience chrétienne.

L'Action psychologique n'est qu'un mot distingué pour signifier la « propagande ». Mais la « propagande » a pris, en notre temps, une place immense dans la vie des peuples. Déjà Hitler avait si bien compris la puissance de la Propagande qu'il avait créé un ministère spécial, sous la direction de son fidèle Gœbbels, pour agir sur l'opinion. Mais la guerre d'Algérie a conféré aux pratiques de l' « action psychologique » une actualité très discutée.

Le P. de Soras, dans la *Revue d'Action populaire,* expose clairement les données du problème. L'armée a toujours eu un grand souci du « moral » des troupes. Il y a bien longtemps qu'il a été dit que « c'est le moral qui gagne les batailles ». L'expérience lamentable de l'Indo-Chine, où les Français se battaient vaillamment, mais sans direction précise, contre un adversaire gonflé à bloc par « l'action psychologique », a fait redouter aux esprits attentifs que pareille catastrophe arrive en Algérie. Voulons-nous, oui ou non, garder l'Algérie ? L'Algérie veut-elle, oui ou non, rester française ? Si c'est oui, il faut éclairer notre lanterne, il faut dire nos raisons, il faut justifier notre décision. L'Action psychologique, c'est cela. Mais la chose n'est cependant pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Notre action à nous est en lutte contre une action opposée. En Indo-Chine, nous avons été finalement vaincus par la supériorité de l'action psychologique adverse, qui était communiste, mais qui était prodigieusement efficace. En Algérie, en sera-t-il une fois de plus de même ? Sûrement, si notre « Action psychologique » n'est pas à la hauteur de nos moyens militaires et stratégiques. En face de nous, ici aussi nous avons une « action psychologique adverse » très puissante. Il y a ces mots magiques : indépendance nationale, — honte au colonialisme, — arrière l'impérialisme ! etc. Que pouvons-nous et que devons-nous opposer à cette propagande ? Avant tout, il nous faut, pour faire combattre nos soldats, ce qu'on appelle une « bonne conscience ».

Nos adversaires, nous dit-on, sont moins scrupuleux. Cela nous autorise-t-il à ne pas l'être ? Ils usent du mensonge, de l'intimidation, du terrorisme. Est-ce une raison pour que nous puissions faire de même ? — On voit le sens de la question ? En fait de « propagande » — et au fond, c'est un mot moins noble que *l'apostolat,* mais cette activité peut sembler apparentée à l'apostolat — peut-on tout se permettre ? La fin justifie-t-elle les moyens ?

Ce qui rend le débat plus difficile à trancher, c'est que, chez nous, l'Armée semble entrer en conflit avec l'Université. L'armée voit le but à atteindre. Divers universitaires discutent sur la légitimité de ce but et sur celle des moyens. L'armée est active et pratique, l'université est doctrinaire et critique ; elle entend discuter de tout. L'armée réplique : assez de discussions : il faut agir, il

[3] Voir aussi l'éditorial intitulé : *En pleine guerre psychologique,* dans *Itinéraires,* février 1959.

faut vaincre, il faut épargner le sang de nos soldats, il faut faire le bonheur d'un peuple !

Quand nous avons parlé, ci-dessus, de la bataille du gaz et fait voir que les problèmes économiques en la matière deviennent nécessairement politiques, quand nous avons dit : relevez le niveau de vie des Algériens, donnez-leur du travail, des salaires équitables, une raison de vivre et vous les gagnerez à la France, nous avons fait de « l'action psychologique ». Quand le général de Gaulle, devant le refus de négocier des chefs du F.L.N., a dressé le « programme de Constantine », il a fait — supérieurement — de « l'action psychologique ».

Le P. de Soras définit très bien la tâche des services psychologiques de l'armée, dans les points suivants :

— 1° Préciser clairement les « valeurs françaises » que nos troupes ont à défendre ;

— 2° couler les « formules d'idéal » en des termes simples, catégoriques, par exemple : *intégration* ;

— 3° constituer un corps d'instructeurs, chargés de faire passer efficacement les formules soit dans l'esprit des soldats, soit dans la population à gagner ;

— 4° mettre aux mains de ces instructeurs les « moyens techniques » d'établir et de propager les « réflexes conditionnés » que toute propagande doit engendrer, pour réussir ;

— 5° connaître exactement la tactique et les procédés de l'adversaire, dans l'espèce, le F.L.N. ;

— 6° organiser la riposte de façon sûre.

Mais le P. de Soras se pose ensuite les questions suivantes, qui ne sont pas sans gravité :

— 1° Les « leçons de choses » que les militaires ont tirées de la guerre d'Indo-Chine sont-elles objectives ?

— 2° Le diagnostic que les militaires portent sur les « intellectuels » et les « universitaires » est-il exact ?

— 3° Est-il vrai que, en portant devant l'opinion publique certains cas de conscience, les catholiques de France aient purement et simplement subi l'emprise de la « subversion » adverse ?

A ces questions, on devine que l'auteur fait des réponses nuancées et que nous devons les faire avec lui. Tout n'est pas à retenir des méthodes en usage dans « l'action psychologique » telle qu'elle fonctionne actuellement, mais le principe en reste indiscutable. Qui veut la fin veut les moyens, et cependant il est faux de dire que la fin justifie les moyens. Entre les scrupules de chrétiens, les critiques d' « universitaires » et les pratiques de militaires, il doit y avoir un point d'accord sur lequel l'unanimité morale de la nation doit se faire, et, ce point, comme tous ceux dans lesquels l'avenir de la nation est engagé, doit être aperçu, défini, maintenu par le gouvernement, à qui il appartient d'arbitrer les grands conflits qui divisent les citoyens.

C'est sans doute cette conclusion qu'adopte le P. de Soras, bien qu'il ne parle pas de l'arbitrage gouvernemental, auquel nous sommes si peu habitués à la suite de tant de gouvernements impuissants, lorsqu'il écrit pour terminer son article :

« Les tensions actuelles surgies autour de « l'action psychologique » n'auraient pas été vaines si jamais elles s'avéraient avoir été le point de départ de l'unanimité si souhaitable des Français, dans le respect simultané des droits de l'intelligence et des exigences de l'action. »

Mais plus peut-être que les articles si savants et si pondérés de L. Beirnaert et du P. de Soras, ce qui nous a ému, dans la *Revue de l'Action populaire,* à la suite de l'étude du P. de Soras, c'est la lettre d'un jeune officier d'Algérie, qui vient d'être chargé lui-même de « l'action psychologique » dans son secteur. Il se sent au cœur d'un « système ». Et ce système, il le décrit : « jeune, dynamique, efficace ». « Il peut, dit-il, séduire — pour ne pas dire fanatiser — bien des jeunes ». L'armée a gagné la bataille du référendum. Elle veut gagner celle des élections. « Elle fait du bon travail, ayant le souci de l'humain et du social. »

Mais cette action a aussi des aspects « négatifs ».

Quels sont-ils ? Le jeune officier nomme en première ligne : « destruction lente de l'Islam par paganisation ». Cela fait dresser l'oreille : surtout que par le mot « paganisation » on veut dire et on dit : « matérialisation ». Que de choses en tout cela ! L'Islam, impénétrable au christianisme, l'Islam en plein éveil ou réveil agressif est-il appelé à être vaincu d'abord par ce qu'on nomme « le matérialisme », c'est-à-dire la prédominance des intérêts matériels, ce qui n'empêcherait pas, dans la suite, avec la grâce de Dieu, de remonter de ce « matérialisme » passager à la foi chrétienne ? Mais en disant cela, ne vais-je pas tomber moi-même sous l'anathème du jeune officier, quand il écrit : « Malheureusement l'Islam a été présenté sous une forme un peu caricaturale, et par suite négative et faussée » ?

Ensuite, le jeune officier s'interroge sur ce qu'on lui fait faire, sur ce qu'il fait par discipline militaire, c'est-à-dire sur l'action psychologique qu'on devrait plutôt appeler « les armes psychologiques ».

Ce qu'il voit très bien et ce que nous voyons avec lui, c'est que le théâtre algérien de la guerre n'est qu'un secteur particulier d'une guerre immense et qui bat son plein sur toute la surface du globe. On nous parle de « guerre subversive et révolutionnaire », à laquelle il faut opposer une action « constructive et contre-révolutionnaire ».

Quand il résume pour nous une conférence faite par l'un des instructeurs de « l'action psychologique » en Algérie, il dit des choses que nous ne pouvons qu'approuver : « Ils » — nos adversaires — utilisent le mensonge, n'utilisons que la vérité; respectons la conscience, la liberté, la dignité de chacun, etc. » Nous allons voir que, chez l'adversaire, il en va tout autrement.

VII

Le schisme s'étend en Chine populaire

Dans son article, le P. de Soras disait que, pour une « action psychologique » efficace, certains militaires préconisent de « s'inspirer des méthodes mises au point par les marxistes : Lénine, Mao-tsé-tung, dont l'efficacité s'est révélée dans toutes les guerres révolutionnaires de ces dernières années, notamment en Indo-Chine. »

De fait, si nous ouvrons une fois de plus le *Bulletin de la Société des Missions étrangères* de Hong-Kong, nous y trouvons la suite des chroniques du P. Léon Trivière, sous le titre « *L'Eglise catholique en Chine continentale* ». Ces chroniques sont régulièrement navrantes. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ce qui se passe en Chine populaire dans le domaine religieux. Mais il est possible peut-être de dessiner le plan général d'*action psychologique,* mis en œuvre de manière diabolique, contre la chère Eglise catholique de Chine.

Dans le n° de mars 1959, il nous est parlé spécialement de ce qui se passe au *Szechwan* — que nous écrivions naguère *Sé-Tchouan.*

C'est un drame en trois actes.

Premier acte : le gouvernement communiste cherche parmi les fidèles et les membres du clergé catholique ceux qui seront sensibles à son « action psychologique », c'est-à-dire ceux que certains slogans suffiront à retourner : indépendance nationale, — patriotisme chinois, — lutte anticolonialiste, — résistance à l'impérialisme. Ces grands mots font leur effet lentement mais sûrement. Et sous ces mots on glisse sans retard des noms concrets : l'Amérique est le type du pays capitaliste et impérialiste, du pays colonialiste et envahisseur. Avec l'Amérique, le Vatican est dénoncé comme un allié qui lui est tout dévoué. Sans doute, parmi les prêtres catholiques et leurs fidèles, il y en aura qui protesteront, qui crieront au communisme, au matérialisme. On les affublera du nom de « droitiers » et la lutte entre les « patriotes » d'une part et les « droitiers » d'autre part sera le commencement de l'action psychologique proprement dite. Réunion d'un Congrès des catholiques : bataille acharnée entre les « patriotes » et les « droitiers ». Ceux-ci sont réfutés, vilipendés, voués à la colère publique, au besoin « liquidés » par l'emprisonnement et la mort, pour des crimes n'ayant pas couleur religieuse, mais bien couleur politique, tels que liaison avec les impérialistes et les colonialistes, trafic de devises, etc.

Cette première partie de la lutte est en somme consacré à la « rééducation ». Quand elle a abouti au résultat cherché, on passe au second acte.

Second acte : nous ne voulons plus des évêques colonialistes ou semi-colonialistes, c'est-à-dire des évêque européens nommés par le Vatican, ou même des évêques chinois, désignés par lui. Nous revenons tout simplement à la pratique des premiers chrétiens, qui ne demandaient pas la permission de saint Pierre pour se donner des évêques. Saint Paul demandait-il à saint Pierre une autorisation quelconque pour nommer Tite et Timothée ? L'histoire de l'Eglise atteste que, durant des siècles, c'est le clergé et le peuple des cités qui nommaient les évêques. Revenons à cette pratique éminemment démocratique. Le second acte consiste donc à élire un évêque, sans passer par Rome. Nous nous séparons du Vatican, parce que « *les idées agressives de l'impérialisme se sont reflétées dans le texte et les règles du Droit canon.* » Quand on a codifié le Droit canon il n'y avait encore aucun évêque chinois. Il n'a jamais été question à Rome de consulter les prêtres et les catholiques de Chine, pour établir ces règles. Actuellement, si nous demandons à Rome la confirmation des évêques choisis par nous, on nous la refusera. Passons outre. Nommons nos évêques, décrétons qu'ils ont, par le seul fait de leur élection, tous les pouvoirs de juridiction, faisons-les consacrer par de vrais évêques, et nous aurons ainsi une Eglise chinoise vraiment démocratique, indépendante, libre, autonome.

Troisième acte : effectivement, on continue à éliminer les évêques et prêtres restés fidèles à Rome, on a élu des évêques résolus à marcher avec le gouvernement chinois, dans les voies du socialisme conduisant au communisme. Déjà plus de cinquante évêchés sont ainsi pourvus d'évêques élus par le peuple et sacrés par leurs collègues, mais n'ayant aucun rapport avec Rome. Le schisme a pratiquement gagné toute la Chine populaire. Le mouvement est soutenu par une presse très active, dans laquelle des propagandistes dévoués au gouvernement, des prêtres pour la plupart, disent leur mépris pour le Vatican, accusent Rome d'impérialisme et de colonialisme, et font l'éloge du communisme. Une citation va nous donner une idée du langage de ces propagandistes :

— « Notre Eglise de Chine doit s'adapter aux positions d'indépendance et de souveraineté de notre pays. Depuis la fondation de la République populaire de Chine, notre pays s'est débarrassé de ses conditions semi-féodales et semi-coloniales. Depuis la libération, nous avons construit, sous la direction du parti communiste, une Chine nouvelle, indépendante, démocratique, florissante et prospère. Notre Eglise de Chine doit, elle aussi, changer complètement ses conditions coloniales et devenir une Eglise indépendante, libre et autonome. Ni les masses populaires ni nous-mêmes, prêtres catholiques et patriotes, nous ne pouvons absolument pas tolérer que l'Eglise de Chine conserve ses conditions coloniales. Tant pour l'avenir de notre Eglise que pour le bien de nos âmes, nous devons marcher résolument et invariablement sur la route du socialisme.»

D'autres articles, également signés de prêtres chinois ralliés au communisme, démontrent que « les évêques nommés par le Vatican ont toujours mené des activités d'espions et d'agents secrets ». « Le Siège de Rome a toujours asservi l'Eglise de Chine », déclare le R. P. Wang Liang-tso. Un autre article du même, qui est curé de Kuangyüan, dénonce les calomnies du Vatican, quand il dit que l'Eglise de Chine est « opprimée » et « persécutée ». Pas du tout, elle est parfaitement libre, elle l'est surtout depuis que le joug du Vatican a été enfin secoué. Le Vatican nous exhorte, dit-il à « verser notre sang ». « C'est là un perfide complot du Vatican, car, dans la Chine nouvelle, nous jouissons d'une complète liberté de croyances religieuses. Il n'existe absolument pas de « persécution », et il ne saurait être question de « verser son sang » ni de « subir le martyre ».

Les textes de ce genre sont nombreux. Mais contrairement à ce qu'on vient de lire sur la totale absence de persécution, le même Bulletin donne les noms de nombreux prêtres chinois, ou mis à mort, ou emprisonnés pour la foi, ou condamnés à de longues années de travaux forcés.

Concluons avec le P. L. Trivière :

« Le glissement de certains catholiques chinois vers un « schisme » voulu, provoqué, dirigé, soutenu par les communistes, ne doit pas nous faire oublier tous les prêtres, religieuses et fidèles qui ont payé de leur vie ou de leur liberté leur fidélité à l'Eglise catholique, apostolique et romaine. »

N'empêche que s'il est un lieu où Satan est à l'œuvre contre Jésus - Christ, c'est bien la Chine populaire, encore plus peut-être actuellement que la Russie soviétique.

VIII

Le Chili, terre chrétienne

C'est avec l'*Osservatore della Domenica* du 22 février 1959, que nous chercherons un spectacle moins douloureux que celui que nous venons de contempler. C'est Lamberto Furno qui nous y parle du « *Chili, terre chrétienne* ».

Le Chili fut évangélisé pour la première fois, en 1548. Les premiers missionnaires qui lui apportèrent la loi du Christ furent des Mercédaires. Comme ailleurs ils eurent à vaincre la résistance des indigènes, attachés à leurs vieilles superstitions. Très vite, les Mercédaires furent renforcés par des Dominicains, puis des Franciscains, des Jésuites, et finalement des Augustins. La moisson ne tarda pas à lever en abondance. Treize ans après le début de l'évangélisation, fut fondé le premier siège épiscopal, celui de Santiago (1561), et deux ans plus tard, en 1563, celui de La Imperial. Dès 1540, un explorateur espagnol, Pedro de Valdivia, qui devait donner son nom à une ville du Chili, réunissait à l'Espagne la partie nord du pays, alors désertique.

Les stations de missionnaires ne cessèrent de se multiplier. En dernier lieu, en 1882, les Salésiens de don Bosco découvrirent, en qualité d'explorateurs et évangélisèrent la Terre de Feu, et principalement l'île de Dawson, qui avec les autres îles de la région forme un complexe géographique, que l'on considère comme une continuation de la chaîne des Andes, en partie immergée et dont les hauts sommets, seuls émergés, sont des îles. Avec la pacifique conquête de la Terre de Feu, on peut dire que le Chili a achevé de devenir une terre chrétienne.

Actuellement, il comprend trois grandes provinces ecclésiastiques : 1° Santiago, dont les sièges suffragants sont Linarès, San Filippo, Talca et Valparaiso ; — 2° La Serena, avec les sièges de Antofagasta (1928), Iquiqué (1929) et Copiapo ; — 3° Conception, dont les sièges suffragants sont San Carlo de Ancud (1840), Chilien (1925), Temuco (1925), Puerto Montt (1939), Valdivia (1944), Punta Arenas (1947), ce dernier diocèse étant de tous les diocèses du monde le plus proche de l'Antarctique. Signalons en outre le Vicariat apostolique d'Araucania, et la Préfecture apostolique de Aysen, érigée en 1940, dans un secteur détaché du diocèse de Puerto Montt.

La population totale du Chili est de 5.500.000 habitants, catholiques à 95 %, avec des minorités païenne, juive ou protestantes.

On sait que ce pays, resserré contre la Cordillère des Andes, sur une longueur de 4.300 km est peu large. On peut le diviser en trois secteurs, au point de vue du climat de la productivité. Au nord, sur 1.300 km de longueur et sur une largeur variant de 15 à 150 km, l'exploitation des mines d'argent et de cuivre a donné naissance à des villes telles que Iquiqué, Antofagasta, Arica et Taltal. Les premières mines de cuivre furent découvertes au XVIII^e siècle, mais se développèrent surtout au XIX^e. La production de cuivre passa de 10.000 tonnes par an en 1850, à 50.000 tonnes en 1875. Actuellement, ces mines de cuivre produisent environ 20.000 tonnes *par jour*, si bien que le Chili est l'un des plus gros producteurs du monde. En dehors de l'argent et du cuivre, dans cette région, qu'on nomme le désert de Tamarugal, s'étend la célèbre *pampa* qui contient une réserve inépuisable de nitrates si utiles à l'agriculture.

Le Chili moyen a un climat analogue à celui d'Italie ou du midi de la France et l'agriculture y est très prospère. Le sol est également très fertile dans le Chili méridional, mais en cours de défrichement et d'exploitation.

Les conditions de vie des Chiliens varient selon les zones : dans les villes, niveau de vie moyen avec des pointes élevées, c'est-à-dire de grosses fortunes. Dans les régions rurales, niveau de vie plutôt bas et souvent misérable, ce qui, comme partout, favorise l'expansion de l'esprit communiste ou même anarchiste. Les syndicats sont, en général, sous la domination des communistes avec le concours des anarchistes. Les syndicats de tendance communiste sont groupés en une centrale communiste.

Un mouvement syndical d'inspiration chrétienne a été fondé en 1948 par le P. Alberto Hurtado, S J., qui est décédé en 1952. Il a laissé un souvenir impérissable à Santiago, pour sa charité. Ses œuvres lui ont survécu, en particulier la « *Casa di Cristo* », ou Maison du Christ, créée par lui pour servir de collège aux orphelins et aux pauvres.

L'exemple du P. Hutardo est suivi par de zélés prêtres et fidèles, qui ont fondé l'*Asich* ou *Action syndicale chilienne*. Actuellement, le président de l'Asich est l'ancien président de la Fédération des employés de l'industrie et du commerce, Augusto Cardenas. En 1954, on a fondé l'Ecole syndicale de l'Asich, qui a pris le nom d'Ecole du Père Alberto Hurtado. Cet institut est dirigé par le P. Santiago Tapia, et c'est là que l'on forme les futurs dirigeants des syndicats chrétiens.

Les cours sont organisés sous forme de journées d'études du samedi et du dimanche, ou de semaines d'études. Les élèves sont des ouvriers, des employés, des dirigeants de l'industrie et du commerce, des artisans, des agriculteurs. Ils viennent se former à la connaissance de la doctrine sociale de l'Eglise, fondée sur l'amour et non sur la lutte des classes. Des milliers d'élèves ont déjà suivi les cours : Doctrine sociale chrétienne, Législation du travail, Syndicalisme sous tous ses aspects, tel est le programme dans ses grandes lignes. De temps à autre, on réunit des Congrès. L'an dernier, il y en eut un qui a attiré cinquante élèves venant de onze pays sud-américains.

Parallèlement à son activité de formation syndicale, l'Asich a fondé un centre d'études écono-

mico-sociales. La direction en est confiée au Père jésuite Vechemann, dont le nom seul, là-bas, est une garantie de sérieux et de profondeur dans les recherches concernant la réalité économique chilienne et la défense des droits des ouvriers.

Mais l'action du syndicalisme chrétien au Chili ne néglige pas, tant s'en faut, ceux qu'on nomme les « *campesinos* ». C'est que le XI[e] Congrès du communisme chilien a proclamé, en novembre 1958, qu'il entendait faire les derniers efforts pour attirer au communisme les « *campesinos* » : les ruraux.

La lutte est donc ardente au Chili comme ailleurs entre le communisme et la foi chrétienne, et la bataille se livre sur le terrain économique et social. On peut dire que le cardinal Caro et le P. Hurtado ont ouvert aux catholiques chiliens les voies dans lesquels ils auront désormais à marcher.

IX

Le jardin atomique

Nous rouvrons le numéro de mars de *Science et Vie*, pour y trouver, sous la signature de Jacques Marsault, un curieux article intitulé « *Le jardin atomique* ».

Ce jardin se trouve à Brookhaven (U.S.A.). C'est un jardin d'expériences. On y part de ce principe que les radiations ionisantes provoquent sur les végétaux des *mutations*, c'est-à-dire des changements brusques. Parmi ces mutations, il en est de trois sortes : 1° nuisibles ; 2° indifférentes ; 3° utiles. Il suffit qu'il y ait une mutation *bienfaisante* sur cent pour que l'expérience puisse avoir des résultats immenses et imprévisibles.

On appelle mutations nuisibles, celles qui vont à contre-courant de la végétation saine, celles qui produisent des plantes naines, ou vulnérables aux maladies, ou inféconde. On appelle mutations indifférentes celles qui aboutissent à de simples curiosités sans intérêt. Mais il peut se faire, sinon une fois sur cent, au moins une fois sur mille ou sur plusieurs milliers, que l'on tombe sur une mutation tellement intéressante qu'elle sera comme le gros lot de la loterie en cours. On tirera de là des races nouvelles appelés à transformer l'agriculture.

Comment est fait ce jardin ?

Au milieu d'un bois de pins qui l'isole, environ quatre hectares en forme de cercle, solidement clôturé et avec des panneaux avertisseurs : « Attention ! Radiations ! Danger ! » A la limite, un petit bâtiment, servant de poste d'observation, mais dont la fenêtre est soigneusement close, tout en permettant la surveillance. Au centre, une sorte de tuyau de poêle, au sommet duquel est fixé un morceau de cobalt radioactif. Le rayonnement est, dans le voisinage immédiat, de 1.800 curies et nul ne peut en approcher sans risquer sa vie. Les radiations opèrent librement pendant 20 heures sur 24, ce qui laisse 4 heures pour l'examen quotidien des résultats. Au signal donné, le cobalt est rentré dans une chambre souterraine en plomb. Un compteur Geiger indique le moment où les observateurs peuvent circuler librement dans le jardin. Ils étudient les résultats des radiations : ici des pieds de tomates rabougris et comme ratatinés, ailleurs au contraire des feuilles de tabac épanouies et comme revigorées. Partout les techniciens s'affairent. Les uns cueillent des rameaux fleuris, les autres apportent des plantes en pots. Pendant quatre heures, le jardin est le théâtre d'une activité intense.

Le jardin fonctionne depuis dix ans et le travail y dure de mars à octobre. L'équipe des spécialistes est dirigée par le D[r] Seymour Shappiro. Le travail comporte plusieurs étapes. Il faut trouver les plantes mutées qui paraissent dignes d'intérêt. Ensuite — seconde étape — leur faire produire des graines. Troisième étape, cultiver ces graines et étudier les plantes nouvelles qui en sortent. Il est des résultats qui s'imposent du premier coup : mutations dans la taille, dans la couleur, dans les fruits. D'autres fois, il faut prolonger l'expérience, étudier la résistance des produits au froid, aux maladies, etc.

Déjà des résultats positifs ont été enregistrés. Par exemple, on a réussi à créer deux nouvelles espèces de pêches, l'une mûrissant neuf jours avant la date habituelle, l'autre, avec des fruits d'une exceptionnelle beauté, mais mûrissant trois semaines après la date normale. On a vu apparaître des espèces nouvelles d'arachides, l'une protégée par une enveloppe épaisse, l'autre remarquable par sa grande taille, la troisième ayant des graines énormes. Cela permet des adaptations à diverses sortes de terrains. On a produit des variétés d'avoine résistant à la rouille et au froid, — un tabac à floraison précoce, — un riz nain qui donne des grains aussi abondants et d'aussi bonne qualité que le riz normal, — une variété d'œillets d'un carmin éclatant issus d'œillets blancs. Mais encore une fois, c'est une loterie. On va à l'aveuglette.

Au total, l'entreprise est plus riche d'espoirs que de réalisations. Mais on entend bien continuer. Le problème de l'alimentation des hommes est très urgent. Il faut à tout prix découvrir en temps utile les moyens d'accroître les rendements et d'éviter les maladies des plantes, si l'on veut faire face aux nécessités de demain !

Les perspectives s'élargissent immensément quand on passe du domaine végétal au domaine animal. On se souvient des expériences de M. Benoît et de ses canards. L'expérience est encore discutée, en ce qui concerne les résultats obtenus. Mais Jean Rostand, par un article paru dans la *Revue de Paris* de février, a essayé de nous dire ce qu'on fait pour transmettre d'homme à homme des qualités ou propriétés désirables.

> « L'homme, dit l'article de *Science et Vie*, sur le *Jardin des Atomes*, espère commander l'évolution future du monde vivant. »

Mais il en est de ce domaine comme de celui de la conquête de l'espace. On a commencé, mais on est loin du but. Concluons avec Jacques Marsault :

> « Comme celui de la pierre philosophale et de la transmutation des métaux, le secret de l'évolution est bien gardé. »

X

Le Cent-cinquantenaire de Lincoln

On célèbre en 1959 le cent-cinquantième anniversaire de la naissance d'Abraham Lincoln. La revue *Informations et Documents*, à la date du 15 février - 1er mars, lui a consacré un numéro spécial, fort bien illustré. Mais nous avons aussi, dans *Historia* n° 147, un très bel article d'André Siegfried, de l'Académie française [4], qui a l'avantage de faire état de souvenirs de famille, car le père de M. Siegfried a fort bien connu Lincoln.

« Lincoln, nous dit-il, est un des grands hommes de l'histoire de la liberté humaine. Son nom est lié à l'émancipation des esclaves, à la guerre de Sécession, au maintien de l'Union américaine, et comme tel, il appartient aux Etats-Unis, mais la portée universelle de son action appartient à l'humanité. C'est une figure universelle, une figure humaine. »

Il naquit en 1809, dans le Kentucky. Son père était de condition médiocre. Il mène dans son enfance la rude existence du pionnier. Il ne passe qu'un an à l'école primaire ; son livre essentiel fut la Bible, ce qui n'est pas si mal ! On peut l'appeler un fruit de la « Frontière », en appelant de ce nom la frontière de la civilisation, un homme de l'ouest, resté toujours un peu rustique. En 1831, à 22 ans, il s'établit plus au nord, dans l'Illinois, à New-Salem, un tout petit village, où chacun vit sur sa terre, dans une maison faite de rondins en bois. Il y exerce tous les métiers : employé d'épicerie, capitaine de milice dans une campagne contre les tout proches Indiens, maître de poste ou facteur du village. Il lit beaucoup Shakespeare, sans négliger sa Bible. Soudain, sans crier gare, il se fait *avocat* à Springfield, avec un associé. Où a-t-il étudié le droit ? Nulle part, mais qu'importe ? Il apprendra en cours de route. Comme il suit la Cour sans cesse en déplacement il apprend à voyager à cheval, ce qui lui servira plus tard. Les portraits qu'on a de lui, à cette date, sont effarants.

« Il portait, dit son biographe, un éternel chapeau haut de forme, dont la soie était toujours à rebrousse-poil, avec une jaquette mal coupée, aux coudes élimés, des pantalons retroussés à la cheville et des souliers jamais cirés. Assis, il ne semblait pas plus grand que n'importe qui ; mais, s'il se levait, dépliant ses longues jambes, il faisait six pieds quatre pouces — deux mètres huit ! — Il était fier de sa taille et se plaisait à se mesurer, dos à dos, avec les hommes susceptibles de lutter de hauteur avec lui. Il était efflanqué, musclé, mince de poitrine, quelque peu voûté. Il pesait environ 190 livres, — 86 kilos —. Sa peau était ridée, basanée, coriace. Ses cheveux noirs, à peine teintés de gris, étaient perpétuellement décoiffés. Quand il marchait, ses mains énormes pendaient à l'extrémité de ses longs bras. La tête était haute, le front élevé et étroit, les pommettes saillantes, les yeux gris enfoncés sous des arcades sourcilières saillantes. Le menton était accusé, les oreilles larges et saillantes, la forte lèvre inférieure ressortissait... »

En somme, un homme sortant de l'ordinaire, qu'on trouvait singulier, un peu grotesque, mais qui attirait et retenait l'attention. Très vite, il devient député à la Chambre locale de l'Illinois, il est whig, c'est-à-dire républicain, et lutte contre les démocrates. Il apprend la politique et la conduite des affaires, comme il a appris le droit, par la pratique. En 1842, à 33 ans, il épouse Marie Todd, qui appartient à une classe sociale nettement plus élevée mais qui a l'intuition de son avenir.

Un premier enfant, Robert, naît en 1843. M. Siegfried nous dit qu'il l'a connu à Chicago dans sa jeunesse. Enfin, en 1847, Lincoln est élu à la Chambre des Représentants, pour deux ans, selon l'usage d'alors. Il ne se fait que peu remarquer. Il est regardé comme un homme rude, mal éduqué, un homme « de la Frontière ». C'est tout. Mais il apprend son métier d'homme d'Etat, à force d'attention, d'application, de bon sens.

Ce n'est qu'à partir de 1850 qu'il progresse rapidement : il devient un avocat de valeur. On lui confie de grandes affaires. Son expérience s'élargit. Il continue à se cultiver, par la Bible, par Shakespeare, mais en s'intéressant à tout : géométrie, astronomie, histoire.

Au moment où il entre dans la vie politique, la question à l'ordre du jour est celle de l'esclavage. Mrs Beecher-Stowe vient de publier son fameux livre : *La Case de l'Oncle Tom* (1852). Les « sudistes », comme on dira bientôt, acceptent l'esclavage, comme allant de soi, et parce qu'ils en ont besoin. Ils sont décidés à rompre l'Union plutôt que d'y renoncer. Et c'est ce qui est grave. Les « nordistes », à la fois par puritanisme et par jalousie pour les grosses fortunes des planteurs du sud, sont hostiles à l'esclavage. Il y avait eu, en 1820, un compromis entre nordistes et sudistes, en ce sens qu'on avait admis le maintien de l'esclavage au sud du 36°.

Quelle est alors la position de Lincoln ? Avant tout, il veut le maintien de l'Union. La rupture de l'unité fédérale lui paraît monstrueuse et catastrophique. Donc, pour ce maintien de l'Union, il est prêt à admettre l'esclavage dans le sud, mais à titre de tolérance provisoire, car : 1° il ne veut pas que l'esclavage s'étende à un nouvel Etat, et 2° il espère bien qu'à la longue l'esclavage sera détruit même dans le sud. On peut qualifier cette position de mesurée et sage : vraie position de grand homme d'Etat : ne rien brusquer, ne rien casser, garder l'unité à tout prix, s'opposer, au besoin par les armes, à la sécession. Au cours d'une campagne électorale, en 1858, où du reste il sera battu, il a l'occasion de proclamer son idéal. Ses discours sont suivis avec passion dans tout le pays. Cela se résume dans une phrase restée fameuse : « un Etat ne peut survivre de façon permanente *moitié esclave moitié libre !* » Pour l'instant toutefois, il est prêt à reconnaître l'esclavage comme un fait, dans le sud, mais dans le sud seulement.

A la suite de cette campagne, le nom de Lincoln est devenu célèbre. En 1860, il est choisi par le parti whig ou républicain, comme candidat à la Présidence de la République et peu après il est élu.

A cette nouvelle, le sud prend feu. Lincoln est connu comme anti-esclavagiste. Les Etats du sud, sous la direction de Jefferson Davis (1808-1889),

[4] M. André Siegfried vient de mourir, le jour de Pâques, à 84 ans.

font sécession et forment une République indépendante. On venait de faire un recensement. Il indiquait, pour les onze Etats qui firent sécession en 1861, 9 millions d'habitants, dont 3.500.000 esclaves. Les Etats restés fidèles comptent 22 millions d'habitants et cette supériorité leur assurera finalement la victoire. Ce ne fut pas le nord qui déclara la guerre, mais bien le sud. Les sudistes, conscients de leur infériorité numérique, estimèrent que la sécession était le seul moyen pour eux d'échapper à la domination du nord. Lincoln au contraire veut à tout prix maintenir l'Union. La sécession, pour lui, est trahison. Par tous les moyens, il faut obliger les Etats du sud, non pas à renoncer à l'esclavage, puisqu'ils soutiennent qu'ils ne peuvent s'en passer, mais à rester dans l'Union. Il y a une Constitution ; elle a établi l'Union fédérale, elle a donc mis hors la loi la séparation. Le nord fera la guerre pour l'Union, mais il est inévitable qu'à la longue, la cause initiale de cette guerre passe au premier plan, et que la victoire du nord aboutisse en fait à la suppression de l'esclavage. Et ce fut ce qui arriva.

Le 4 mars 1861, Lincoln adressait un appel pathétique aux Etats du sud. Il croyait encore que la guerre n'aurait pas lieu. Mais l'attaque du fort Sumter à Charleston (Caroline du sud) et son occupation par les forces confédérées (sudistes) le 14 avril 1861, mirent le feu aux poudres. Lincoln ne pouvait reculer. Il se révéla indomptable dans la conduite d'une guerre effroyable qui allait durer quatre ans. Nous ne pouvons songer à la raconter ici en détail ; cela viendra plus tard, quand nous en célébrerons le centenaire. Disons seulement qu'elle comporta 2.000 combats, 112 batailles, plus de 500.000 tués de chaque côté. Les sudistes étaient beaucoup plus aguerris et plus habiles que les nordistes. Le général Lee, à leur tête, fit de véritables exploits. Mais Lincoln eut le mérite de persévérer, de changer de généraux quand cela était nécessaire et de tomber finalement sur deux généraux qui surent gagner la victoire : Grant et Sherman. Lee, en effet, dut capituler entre les mains de Grant, à Appomatox, le 9 avril 1865.

La guerre était finie ; mais dès le 1er janvier 1863, une déclaration du Nord avait aboli l'esclavage. En janvier 1865, un amendement à la Constitution, appelé le *13e amendement*, portait cette abolition pour tous les Etats sans exception. Nous avons eu l'occasion de dire à propos des incidents de Little-Rock, comment en fait les esclaves libérés mais incapables de vivre par leurs propres moyens étaient, pour la plupart, revenus chez leurs anciens maîtres, qui, ruinés par la guerre, les avaient repris à leur service à des conditions très semblables à celles d'avant la guerre. Mais cela n'empêchait pas l'abolition de l'esclavage de rester une loi des U.S.A.

Revenons-en à Lincoln. Cinq jours seulement après la reddition de Lee, c'est-à-dire le 14 avril 1865, il était assassiné au théâtre de Washington par un fanatique sudiste, J. W. Booth. Blessé gravement, il mourut le lendemain. Sa mort le grandit aux yeux de ses concitoyens. On l'avait toujours trouvé un peu étrange, un peu fruste et même grotesque. Du jour au lendemain, il fut célébré comme un grand Américain, comme le sauveur de l'Union, comme un homme d'Etat de tout premier ordre, comme un sage. Ce qu'il y avait d'original dans sa tenue et ses manières disparaissait devant son œuvre nationale et humaine.

Clemenceau, visitant l'Amérique, le 30 novembre 1922, à l'âge de plus de 80 ans, voulut rendre visite à son tombeau, à Springfield. Et il déclara à cette occasion à son vieil ami, le journaliste américain Wythe Williams :

— « Lincoln fut, à mon avis, un des plus grands hommes qui aient jamais existé. Il fut grand par son caractère, par ses sentiments et ses actes. Je ne suis pas allé visiter son tombeau avec la pensée de consacrer une pareille mémoire, mais uniquement pour montrer que j'ai essayé de marcher derrière lui, dans la voie qu'il a si glorieusement tracée. J'ai toujours voulu agir comme Lincoln. Je suis un vieillard, mais ce pèlerinage m'a donné une force nouvelle et m'a convaincu que je tiendrai le coup jusqu'au bout. »

Dans le calendrier de Clemenceau, Lincoln fut un grand saint. Nous l'admirons nous aussi, parce qu'il a été un convaincu, un enfant de la Bible, un être profondément simple, loyal, humain.

« A l'heure où le monde semble appartenir aux brutaux et aux cyniques, conclut André Siegfried, à ceux qui bafouent l'humanité, il est bon de se retremper avec lui à cette source profonde de vitalité qu'est le respect de la dignité de l'homme. »

XI

Le couronnement impérial de l'an 800

Pour terminer cette Causerie, je voudrais donner une idée rapide de l'importante étude de M. Elie Griffe, dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique de Toulouse*, d'octobre-décembre 1958, sous le titre : *Aux Origines de l'Etat pontifical : Le couronnement impérial de l'an 800 et la « Donatio Constantini »*.

L'auteur commence par nous rappeler les deux articles publiés par lui, l'un en 1952 sur la *Donation de Constantin et la Donation de Quierzy*, l'autre en 1954, sur *Charlemagne et Hadrien Ier*. Sa position est la suivante : à la suite de son maître très aimé, Mgr Saltet, il croit que la célèbre *Donation de Quierzy*, concernant la création de l'Etat pontifical, en 754, par Pépin le Bref, puis sa confirmation par Charlemagne, en 774, fut en réalité une *interpolation* faite au *Liber pontificalis*, dans les premières années de Louis le Pieux, que nous appelons aussi Louis le Débonnaire. Quant à la « *Donatio Constantini* », M. Griffe croit qu'elle est un faux qui se situe, selon toute vraisemblance, en marge des tractations qui eurent lieu entre Francs et Byzantins, de 802 à 812, pour obtenir que Byzance reconnût à Charlemagne ce titre d'empereur qu'il avait reçu du pape, en 800.

Mais arrêtons-nous à ce dernier fait. Comment se produisit-il ?

A la mort du pape Hadrien Ier, grand ami de Charlemagne, les Romains lui choisirent, dès le lendemain 26 décembre 795, un successeur en la personne de Léon III. Le nouveau pape fut consacré le 28. Aucune démarche pour soumettre cette élection à Charlemagne, considéré comme « patrice des Romains ». Cela n'empêche pas le nouveau

pape de manifester la plus grande déférence pour le roi des Francs. Non seulement, il l'informe de son élection, mais ses légats lui apportent les clés de la Confession de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome. De plus, il prie Charlemagne d'envoyer un *missus* qui aura pour tâche de recevoir le serment de fidélité du peuple romain. Le nouveau pape entend donc maintenir les liens d'alliance et de grande amitié qui lient le Saint-Siège au roi des Francs.

Nous possédons la réponse de Charlemagne. Il s'y montre résolu à confirmer le pacte « de foi et de charité » qui l'unit à la papauté. Il se dit prêt à bien accomplir sa tâche à lui, et exprime l'espoir que le pape remplira aussi la sienne. S'il dit cela avec une certaine insistance, ce serait majorer son langage que d'y voir un désir de domination sur Rome, où le pape serait invité à se confiner dans l'office de la prière. Sur ce point, M. Griffe a une tendance à rectifier un passage de M. Halphen, dans son ouvrage : *Charlemagne et l'Empire carolingien*, où on lit ces lignes à la page 122 :

« En confinant ainsi le pape dans la prière, (le roi) se réservait à lui-même tout le domaine de l'action. »

En fait, ce ne fut pas au dehors que Léon III rencontra des obstacles à son gouvernement dans Rome. Une opposition se forma contre lui dans la ville. Elle alla si loin que le 25 avril 799, au cours d'une procession, le pape fut victime d'un véritable attentat. Il y échappa cependant, mais il crut nécessaire de se rendre auprès de Charlemagne, alors à Paderborn, en Saxe, pour solliciter sa protection. Le prince l'accueillit avec faveur, lui donna une escorte qui lui permit de rentrer en triomphe dans Rome, entouré d'évêques et de comtes.

L'opposition n'était pas vaincue pour autant. C'est que de graves accusations, d'ordre moral, étaient portées contre le pontife. La présence de Charlemagne fut jugée indispensable pour rétablir la paix. Au mois de novembre 800, il arrive donc. Il est reçu par le pape avec de très grands honneurs. De son côté, il considère Léon III comme le pape légitime. L'enquête faite sur place lui donne la conviction que le pontife a été calomnié par ses ennemis. Des doutes pouvaient subsister. Mais comment les faire disparaître ?

Faire comparaître le pape devant un tribunal, même pour le proclamer innocent, eût été un outrage. Aucun tribunal, même formé d'évêques, ne peut juger le pape. Le 23 décembre, une importante réunion d'évêques et de hauts dignitaires laïques fut réunie à Saint-Pierre, en présence de Charlemagne. Devant cette assemblée, spontanément le pape se « purgea » des accusations formulées contre sa personne. M. Halphen dit (*loco cit.*, p. 128), que le pape reconnaissait ainsi à Charlemagne « le droit de se comporter à Rome en maître souverain ». Cela est très exagéré. Ouïr l'affaire ce n'était pas la juger. Voici du reste comment parla le pape :

« On a entendu dire, on a divulgué en bien des lieux, comment des hommes pervers se sont insurgés contre moi, ont voulu me mutiler et m'ont imputé des crimes énormes... C'est pourquoi, moi, Léon, pontife de la sainte Eglise romaine, n'étant jugé ni contraint par personne, mais spontanément et volontairement, je me purifie et me juge en votre présence, devant Dieu qui connaît ma conscience, devant ses anges, devant le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, dans la basilique de qui me voici, je déclare que ces choses criminelles et scélérates qu'on m'impute, je ne les ai ni perpétrées ni ordonné de perpétrer, Dieu m'en est témoin, au jugement de qui nous viendrons un jour et en présence de qui nous sommes. Ceci, je le fais spontanément et volontairement pour détruire tout soupçon, non point que les canons le prescrivent ou que je veuille par là créer un précédent et imposer une coutume dans la sainte Eglise à mes successeurs ou à mes frères dans l'épiscopat... »

Ce langage était humble, mais digne. Le pape prenait toutes les précautions nécessaires pour sauvegarder la grandeur de son titre. Il fut du reste enchanté de l'attitude du roi des Francs. Il sortait de l'aventure complètement réhabilité. Et il n'allait pas tarder à manifester sa gratitude à Charlemagne.

En effet, deux jours plus tard, le pape et le roi se retrouvaient dans la même basilique, entourés d'une nombreuse et brillante assistance. C'était le grand jour de Noël. La messe allait commencer quand on vit le pape s'approcher du prince prosterné devant la Confession et lui mettre sur la tête une couronne, pendant que toute l'assistance clamait :

« A Gharles Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique Empereur des Romains, vie et victoire ! »

De toute évidence, le fait avait été préparé. Il est probable que le pape y pensait depuis longtemps déjà. Lorsque le pape Etienne II était allé trouver Pépin le Bref, il lui avait conféré la dignité de *patrice des Romains*. Que pouvait-on donner de plus à son illustre successeur, sinon le titre d'Empereur des Romains ? Un vieux chroniqueur, auteur des *Gesta episcoporum Neapolitanorum*, assure qu'il y avait déjà eu, à Paderborn, une promesse du pape. C'est possible, mais ce n'était qu'une promesse, autrement dit un projet en l'air. Cela dut revenir sur le tapis pendant le séjour de Charlemagne en novembre et décembre 800, à Rome. Il semble bien qu'après la séance solennelle du 23 décembre, le pape ait voulu brusquer les choses. En effet, on a l'impression qu'il y eut un choc de surprise — joyeuse du reste — chez les Francs et chez le roi lui-même. En fait, on pouvait redouter des difficultés avec les Byzantins. Charlemagne n'était pas pressé de prendre un titre qui avait des chances d'être contesté. On explique ainsi qu'Eginhard ait pu attribuer à Charlemagne un mot selon lequel s'il avait su ce qui se préparait, il ne serait pas venu ce jour-là à Saint-Pierre.

Sûrement, on admettra que l'acte de Léon III ne fut pas, sur le moment, provoqué par le roi. Mais l'acte fut bel et bien accompli. Les difficultés prévisibles avec Byzance se produisirent, mais cela est une autre histoire !

L. CRISTIANI.

L'«AMI DU CLERGÉ» ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Documents Pontificaux de S. S. Pie XII. — 1953, 740 p. ; 1954, 640 p. ; 1955, 576 p. ; 1956, 828 p. — Editions St-Augustin, St-Maurice (Suisse).

Ces volumes (15 × 21), reliés solidement, sont parus de 1956 à 1958, et cette importante publication a été plusieurs fois présentée à nos lecteurs. Rappelons seulement que les documents pontificaux y sont placés dans leur ordre chronologique. Des tables, très détaillées, suivant l'ordre alphabétique permettent de retrouver aisément tous les passages relatifs à une même question. Tous les textes sont donnés en français. L'abbé Kothen étant décédé, Mgr Delacroix, aujourd'hui recteur des Facultés Catholiques de Lille, a continué la publication suivant la même méthode et le même plan de tables que son prédécesseur.

Commencée avec l'année 1948, la collection est arrivée à son 9e volume ; elle correspond ainsi à l'activité pastorale de Pie XII après la fin de la dernière guerre mondiale. Deux volumes restent à paraître et ne tarderont sans doute pas.

L'importance de l'activité de Pie XII est soulignée par le fait qu'on trouve, en tête de chaque volume une préface écrite par un Cardinal. Mgr Delacroix (vol. 1956, p. 16) a résumé l'impression unanime que laisse l'enseignement de Pie XII en ces termes : « Père commun des fidèles et admiré de tous les hommes, Pie XII parle à notre monde inquiet et à notre époque tourmentée, comme nul pape avant lui ne l'a fait. A partir des réalités quotidiennes, des soucis professionnels des hommes, des problèmes qu'ils ont à affronter, et appuyé sur une information et une compétence étonnantes en tous domaines, il élabore une véritable somme qui appelle au travail les théologiens et les chrétiens d'aujourd'hui et de demain. »

DANIEL-ROPS. — **L'Eglise des Temps classiques. T. II. L'Ere des grands craquements.** — (17,5× 18,5), 538 p., 1.350 fr. — Paris, Fayard.

Voici donc le tome II de l'histoire de *l'Eglise des Temps classiques,* dont le succès a été remarquable (48.000 ex. en 3 mois). Nul doute que le présent volume ne prolonge cette large diffusion. Nous avons déjà donné les titres des chapitres qui forment ce second tome. Au XVIIIe siècle éclate une crise de l'esprit et de la conscience. C'est la révolte de l'intelligence et de la raison contre la religion. Les origines de la crise remontaient au XVIe siècle. Les « libertins » du XVIIe avaient relayé l'humanisme paganisant le jansénisme et les divers protestantismes. Près de 100 pages sont consacrées à la description de cette crise. Un second chapitre, de 80 p. est destiné à faire connaître le mouvement missionnaire. Le troisième nous parle des Eglises hors de l'Eglise, et traite de l'évolution des diverses sortes de protestantisme et des Eglises orientales schismatiques.

Le chapitre le plus douloureux est le quatrième, où toutes les tristesses des attaques contre l'Eglise, de la suppression de la Compagnie de Jésus, des intrigues tortueuses du joséphisme, du gallicanisme, du fébronianisme, se trouvent évoquées. « Tout chemine à une grande Révolution », dit alors une voix prophétique. Du côté chrétien, que voyons-nous ? Un épiscopat trop aristocratique, trop loin de son clergé et de son peuple, trop occupé de choses mondaines, même quand elles ont de l'utilité et de l'importance. Le bas clergé travaillé par les idées nouvelles, et manifestant des tendances à un « presbytéranisme », qui se fera jour au temps de la Révolution. L'âme chrétienne dans son ensemble, troublée par les audaces des « philosophes », par les bizzareries de l'illuminisme, par les complots de la franc-maçonnerie. Et pourtant, si les plaies sont visibles et parfois hideuses, il reste des forces profondes, comme on le verra au cours de la Révolution, qui fera de si nombreux et si glorieux martyrs.

Néanmoins si l'on fermait le volume sur ces pages. on en garderait une impression affligeante. Mais non, il y a un très beau et très long chapitre, qui a pour titre « *Ce qui demeure* », et qui est le dernier.

Qu'est-ce qui demeure ? Il y a les saints, dont le plus connu en France est un mendiant : saint Benoît Labre, mais dont les plus célèbres sont en Italie : saint Léonard de Port-Maurice, saint Paul de la Croix, saint Alphonse de Liguori, trois noms magnifiques et évocateurs. Il y a aussi dans le clergé et chez les fidèles de France des vertus très hautes. Parmi les papes, un très grand pontife : Benoît XIV. Enfin, une Eglise naît aux Etats-Unis avec Mgr Carroll.

Pour finir, l'auteur qui a révélé tout au long de son œuvre un don particulier de faire comprendre la grandeur et la signification de l'art dans la vie humaine, donne comme un dernier signe de vitalité dans l'Eglise du XVIIIe siècle, un incontestable renouveau de l'art, « de sainte Geneviève de Paris à la Superga de Turin »; mais il constate qu'aucun style ne domine. En musique, réapparaît toutefois un style proprement religieux avec Haendel et Mozart. « Au moment où l'Ancien Régime va s'effondrer, où la société chrétienne va traverser une crise terrible, le *Requiem* de Mozart est une admirable leçon d'espérance. »

Ajoutons que ce tome II nous donne non seulement des tables complètes dont une table alphabétique très précieuse, mais aussi un Tableau chronologique permettant de suivre le film des événements de 1602 à 1789, et une bibliographie qui n'est pas seulement une énumération de titres mais un exposé raisonné des travaux à consulter sur toute la période étudiée. Nous sommes dès lors à pied d'œuvre pour entrer avec l'auteur, le plus tôt possible, dans le palpitant récit de l'ère contemporaine, de 1789 à nos jours. L. C.

Journal illustré de l'Eglise. — In-4 (22×28), 256 p., 1.500 fr. — Paris, Edit. du Seuil, 1958.

Présentation toute nouvelle et très originale de l'Histoire de l'Eglise. Dans un album magnifiquement illustré, elle nous est offerte sous forme de Journal : les faits sont rapportés comme s'ils venaient tout juste de se produire. Les clichés ordinaires des journaux y sont constamment employés, tels que : « Nous croyons savoir.... » « De source généralement bien informée nous apprenons que »...

Il n'y a pas de récit suivi d'un bout à l'autre, mais on se place en telle ou telle année, par exemple : *Journal illustré de l'Eglise,* l'an de grâce 32, — l'an de grâce 58, et ainsi de suite jusqu'à l'an de grâce 1946.

Dans chaque numéro de ce journal, on trouve un Editorial, puis des nouvelles importantes. Ouvrons par exemple ce Journal à l'an de grâce 337. En tête de page, un très beau portrait de Constantin-le-Grand. L'éditorial, parlant de l'empereur qui vient de mourir, a pour titre : *Constantin avait-il la foi ?*

En guise de table des matières du numéro, nous lisons : Numéro non clandestin. — L'Eglise et l'Etat marchent côte à côte. — Athanase gracié. — A Nicée, l'Eglise tente de refaire son unité. A l'intérieur du

numéro, très étoffé : Constantin, apôtre de l'Unité. — L'œuvre juridique de Constantin. — Controverse sur l'Avenir de Rome et de l'Eglise : échange de lettres entre M. Antonius, ancien gouverneur et Paulinus, professeur à Autun.

Voici maintenant un grand article : *Constantin le Conciliateur*, avec sous-titres éloquents : Une querelle de sacristie (querelle d'Arius avec son évêque), Un empereur théologien, — Ultime instance. — Autre article important : *Athanase, leader de l'opposition*. Articles secondaires : Tension en Egypte (à la nouvelle de la libération d'Athanase). — Mesure de clémence en faveur d'Athanase (autorisé à regagner son siège d'Alexandrie).

Page suivante, en gros titre : *Dieu est-il romain ?* — Lettre de Constantin à Cécilianus évêque de Carthage (pour les pensions à verser aux ministres du culte catholique). — Constantin et la Bonne Presse (critique des éloges excessifs adressés à Constantin, notamment par Lactance). — Dernière page : *Nouvelles formes d'apostolat* : les moines au désert ; à Chypre, l'évêque Spiridion et ses prêtres, qui se font ruraux avec les ruraux.

On voit le genre. Il y a beaucoup de vues nouvelles et originales. On relit son histoire de l'Eglise, sous un éclairage entièrement inédit. C'est toutefois, en partie du moins, de l'histoire « romancée », en ce sens qu'on présente des textes forgés de toutes pièces, des signatures imaginaires, etc.

Mais quel est donc l'auteur de cette étonnante réédition de notre histoire chrétienne ? L'auteur ou les auteurs ? En tête du volume, quatre noms sont donnés. comme responsables de la rédaction, qui est sobre, suggestive, piquante, érudite : Bernard Besciani, Louis-Jacques Rondeleux, Annette Suffert, Georges Suffert. La « réalisation » est attribuée à Françoise Borin et Jean Latour, sous la direction de Paul-André Lesort. Ce qui nous intéresse davantage c'est la liste des collaborateurs. Elle est longue : pas moins de 33. C'est à croire qu'ils ont fait chacun un numéro du Journal. Seulement, quand nous relevons dans cette liste des noms aussi notoires que ceux du R. P. Daniélou, S. J., Henri-Irénée Marrou, du Collège de France, R. P. Seillon, S. J., Abbé Steinmann, etc., nous sommes mis en confiance. De fait, même si on ne partage pas tel ou tel point de vue des auteurs, on est en admiration en face de l'ensemble. Les illustrations, bien choisies et reproduites, sont de grande classe ; le texte est en pleine harmonie avec les splendides gravures.

L. C.

Bice TIBILETTI. — **L'âme au large. Mère Marie de Jésus du Bourg, fondatrice des Sœurs du Sauveur et de la Sainte Vierge.** — 237 p. (14×19), 780 f. — Paris, Grasset, 1958

Joséphine du Bourg, née à Toulouse le 25 juin 1788, était la sixième enfant d'une illustre famille qui en compta neuf. Son père, conseiller au Parlement, refusa d'émigrer et, avec tous ses collègues du Parlement de Toulouse, il fut arrêté le 22 août 1793, jugé par le Tribunal révolutionnaire de Paris et guillotiné en juin 1794 avec 25 autres conseillers. Malgré son jeune âge, Joséphine partagea la douleur de sa mère et sous la direction de son oncle, l'abbé du Bourg, échappé par miracle à la persécution, elle consacra sa jeunesse aux bonnes œuvres.

En 1803, devenue complètement orpheline, elle alla habiter Limoges où son oncle venait d'être nommé évêque ; de 1809 à 1812, on la retrouve à Toulouse, dame pensionnaire au couvent Notre-Dame, sous le nom de Sœur Xavier du Saint-Sacrement ; puis à la fin de 1812, à Limoges, où sur les conseils de son oncle évêque, elle entra au noviciat des Sœurs de Saint-Alexis, qui tenaient l'hôpital de la ville ; deux ans après, elle y fit profession sous le nom de Mère Marie de Jésus, mais elle s'y sentait, dira-t-elle, « comme un membre démis en dehors de son logement naturel ».

En 1824, elle fut nommée visitatrice de deux monastère du Verbe incarné, celui d'Azerables, diocèse de Limoges, et celui de Benoît-du-Sault, diocèse de Bourges ; ce rôle correspondait à ses vœux car elle avait précédemment songé à entrer dans le premier couvent comme religieuse ; la voilà donc membre de deux congrégations, l'une contemplative, l'autre active, et même dans l'avenir elle sera maîtresse des novices dans les deux Instituts.

En 1834, elle ajouta à la Congrégation du Verbe Incarné une autre branche avec une règle et un costume différents, occupée à la vie contemplative et active et vouée surtout à l'éducation des pauvres : les Sœurs du Sauveur et de la Sainte Vierge. La Maison mère fut installée à La Souterraine, non loin de Limoges. La direction et l'expansion du nouvel institut occuperont désormais les jours de Mère Marie de Jésus jusqu'à sa mort survenue en 1862.

Ame d'élite, douée de riches talents naturels, favorisée de nombreuses grâces surnaturelles, elle eut une vie hors du commun qui méritait d'être connue.

LITURGIE

ERRATUM

Dans le n° 12 de l'*Ami* (19 mars), p. 191, il est écrit : « 1° Même aux messes lues, les fidèles ne peuvent pas dire *en latin*, ni en français à haute voix l'Introït, etc... (décret du 3 sept. 1958, n° 14 *b*, *c*, 31). »

Quandoque bonus dormitat !... Le correcteur s'excuse très humblement auprès de notre rédacteur, et de tous nos lecteurs, d'avoir fait dire une aussi forte contre-vérité.

Le n° 31 *d* de l'Instruction de la S. C. des Rites (3 septembre 1958) déclare en effet (cf. *Ami*, 1958, p. 637) :

« Quartus denique gradus, si fideles partes quoque ad *Proprium Missæ* pertinentes : *Introitum, Graduale, Offertorium, Communionem*, una cum sacerdote celebrante proferunt. Hic ultimus gradus a selectis tantum cultioribus cœtibus bene institutis, digne, prouti decet, adhiberi potest. »

Nous remercions tous nos lecteurs qui nous ont signalé, si aimablement, cette erreur ; nous les prions encore de nous excuser et de corriger notre texte.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 martii 1959

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)